

**MONSIEUR NICOLAS; OU, LE COEUR
HUMAIN DÉVOILÉ; MÉMOIRES INTIMES
DE RESTIF DE LA
BRETONNE. RÉIMPRIMÉ SUR L'ÉDITION
UNIQUE ET RARISSIME PUBLIÉE PAR LUI-
MÊME EN 1796, TOME IV**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649243051

Monsieur Nicolas; ou, Le coeur humain dévoilé; mémoires intimes de Restif de La Bretonne.
Réimprimé sur l'édition unique et rarissime publiée par lui-même en 1796, Tome IV by Restif
de La Bretonne

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

RESTIF DE LA BRETONNE

**MONSIEUR NICOLAS; OU, LE COEUR
HUMAIN DÉVOILÉ; MÉMOIRES INTIMES
DE RESTIF DE LA
BRETONNE. RÉIMPRIMÉ SUR L'ÉDITION
UNIQUE ET RARISSIME PUBLIÉE PAR LUI-
MÊME EN 1796, TOME IV**

MONSIEUR NICOLAS

OU
LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE
RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

TOME IV



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur
Quai Malaquais, n° 5
1883

98343
17/9/09

PQ
2025
M7
1883
t.4



MONSIEUR NICOLAS

QUATRIÈME ÉPOQUE

(Suite).

UNE certaine *Reine*, que Tourangeot nomma *Reine II*, en rappelant une autre *Reine*, célèbre pendant le veuvage de M. Parangon, remplaça notre aimable Tiennette. La nouvelle fille était un mauvais sujet, qui nuisit à mes mœurs par son mauvais exemple, tout méprisé qu'il était. Je la surpris, sans le vouloir, tantôt couchée avec le prote, gros garçon qui regorgeait de santé; tantôt avec Tourangeot; et ce qui me fut plus nuisible, en tête-à-tête décidé avec M. Parangon! Cette fille était grande et bien faite, mais d'une figure hommasse et dure, qui me repoussait, bien qu'elle plût à d'autres. Tourangeot,

quoique favorisé, la trahit auprès de M^{me} Parangon : Reine fut renvoyée, et nous eûmes, pendant quelques jours, une petite Comtoise, nommée *Brigitte*, si libertine, qu'elle avait donné un air de débauche à toute la maison, la maîtresse exceptée. Dès que le scandale eut blessé ses oreilles, elle demanda une vicille fille à ses parents. Ils nous envoyèrent *Jeanneton* l'édentée, âgée de quarante à quarante-cinq ans. Celle-ci était riche de ses épargnes, et d'un petit bien au village : elle était mise avec propreté, coquetterie même, dans le genre de Marguerite Paris : ce qui parla aux sens de M. Tourangeot, autant que la petite fortune de Jeanneton parlait à son intérêt. Elle s'en aperçut, et ne désespéra pas de s'en faire épouser, quoiqu'elle connût ses engagements avec l'ancienne favorite de M. Parangon, à laquelle le maître s'intéressait encore si vivement, qu'il lui rendait, le plus secrètement possible, de petites visites ténébreuses, lorsqu'il savait son Tourangeot occupé... Jeanneton échoua : non que Tourangeot fût constant, mais il sonda son patron, qui ne parut pas disposé à permettre l'abandon de Marie. Avant cette décision, la manière dont Tourangeot faisait l'amour à Jeanneton, a quelque chose de curieux. Chaque soir, après le souper, devant Bardet et Jean Lelong, jeune paysan de Migé, qui avait succédé à Thibaut, Tourangeot mettait la vieille fille sur ses genoux, lui levait les jambes avec les siennes au dessus de la tête, par une espèce de tour de force digne des *Sauteurs de Nicolet*, tandis que Lelong riait

nigaudement, et que Bardet, corrompu à l'imprimerie de toutes les manières possibles, secondait l'ancien Tartare par des polissonneries enfantines. Jeanneton souffrit tout cela, tant qu'elle espéra le mariage; mais s'étant aperçue que Marie tenait encore, elle réprima le badinage, et sortit peu de jours après.

Notre ébréchée fit place à la plus jolie paysanne que j'aie vue de ma vie : c'est *Toinette Dominé*, dite *Toury*, cousine de Tiennette, et qui l'aurait remplacée, si elle avait pu en obtenir la permission de ses parents, après une lettre que Tiennette m'avait fait lui écrire, environ quinze jours avant son mariage. Toinette était native de Toury, petit village près d'Avallon... (a).

Je m'arrête ici pour revenir au déjeuner auquel d'Arras m'avait invité. J'eus auparavant quelques entretiens avec Gaudet : j'avais goûté ce garçon davantage encore la seconde fois; sa familiarité franche et prompte marquait un bon cœur. Le samedi, je lui proposai d'être du déjeuner, ne me souciant pas de me trouver seul avec des moines. Il accepta volontiers. J'en parlai le soir à Gaudet d'Arras, que je vis passer, et je lui présentai Gaudet. — « Monsieur, » dit le frère, « se nomme Gaudet? » Eh bien, *gaudeamus!*... Mais, d'où est Monsieur? — De Varzy. — De Varzy! Je suis de Troyes, et

(a) On écrit aujourd'hui *Thory*. (N. de l'Éd.)

» je me nomme Gaudet d'Arras. — Gaudet d'Arras! » s'écria le jeune clerc, « ha! mon cher cousin!... — » Reconnaissance pathétique! » disait d'Arras en l'embrassant; « si nous pleurions?... — Ma foi, non; » je suis trop aise de rencontrer, dans mon parent, » l'ami de mon ami; je ne veux que rire. — Hé » bien donc, *gaudeamus!* » reprit Gaudet d'Arras. « A demain, mes amis. Ne manquez pas l'heure! » c'est à huit, au plus tard; mais plus tôt serait » mieux, à cause de notre grand'messe. — A sept, » dit Gaudet; « j'ai l'appétit ouvert deux heures avant » de me lever. »

Le lendemain matin, avant huit heures, nous étions au couvent. La chambre de d'Arras était riante, et donnait sur le jardin; les mets du déjeuner, proprement disposés, frappaient agréablement l'odorat : vingt-quatre bouteilles étaient rangées sur les tablettes, une de vingt-cinq feuilles, deux de vingt-quatre, trois de vingt-trois, quatre de vingt-deux, cinq de vingt-un, six de vingt, quatre de dix-neuf et trois seulement de quatre feuilles; ces dernières devaient être bues immédiatement avant la bouteille de vingt-cinq. On avait ainsi, tant par le choix que par l'âge, tous les vins de la Bourgogne dans le seul vin de la ville. C'était un présent à d'Arras, de M. Bourgoïn, l'ami de M. Parangon, et père de la future éventuelle de Gaudet d'Arras; la table de cet habile chirurgien était la mieux garnie de la ville, celle à laquelle le maître donnait le plus d'importance; en un mot, c'était le sanctuaire de la *Gour-*

mandise. Il était chef de loge; les réceptions se faisaient chez lui, et comme il était riche, il régalaient souvent. L'âge de chaque bouteille était imprimé en cire sur le haut du bouchon... Nous étions treize à table : Gaudet d'Arras, le gardien, le vicaire, le camarade de d'Arras, pris avec lui dans le seigle; frère Boulanger, grand et beau garçon; frère Saint-Hermine, figure mignonne; le père Villetard, et trois autres, quoique ennemis de d'Arras; Gaudet, Bourgoin, prote, et moi. On nous servit trois lapereaux rôtis, des langues de mouton de Troyes, deux chapons au gros sel, un plat de saucisses maintenues chaudes, et cuites au vin blanc chez le pâtissier *Julien*, qui les faisait excellentes; un pâté de lièvre, un pâté de perdrix, un troisième pâté d'anguilles, des confitures sèches et des biscuits, pour tremper dans le vin muscat. La joie brilla sur le visage des dix moines, à la vue des mets servis. On mangea, en disant quelques bons mots. Les vingt-quatre bouteilles furent décoiffées; j'avalai un demi-verre de celle de vingt-cinq feuilles, et ce fut le seul vin que je bus : Bourgoin se contenta de sa bouteille; et malgré la sobriété de deux convives, le vin manqua au milieu du déjeuner. Le Champagne succéda en même nombre. D'autres mets reparurent; d'Arras avait eu soin de faire une part honnête au moine célébrant, au portier, et au frère coupechoux; ce qui lui concilia pour jamais ces deux derniers. On se jeta sur le dessert et sur le muscat. Tout disparut. La cloche sonna; les pères et les frères se levèrent